

Ce descriptif comporte 4 séquences.

<p>Objet d'étude Le théâtre du XVII^e au XXI^e siècle Nathalie Sarraute, <i>Pour un oui ou pour un non.</i></p>	<p>SÉQUENCE 1 Parcours associé : Théâtre et dispute</p>
<p>Objet d'étude Le roman et le récit du Moyen Âge au XXI^e siècle Honoré de Balzac, <i>La Peau de chagrin</i></p>	<p>SÉQUENCE 2 Parcours associé : <i>Les romans de l'énergie : création et destruction</i></p>
<p>Objet d'étude La littérature d'idées du XVI^e au XVIII^e siècle Etienne de la Boétie, <i>Discours de la servitude volontaire</i></p>	<p>SÉQUENCE 3 Parcours associé : Défendre et entretenir la liberté</p>
<p>Objet d'étude La poésie du XIX^e siècle au XXI^e siècle Arthur RIMBAUD, <i>Les Cahiers de Douai.</i></p>	<p>SÉQUENCE 4 Parcours associé : Émancipations créatrices</p>

Professeur de la classe :
Cécile CATHELIN



Chef d'établissement :
Philippe Waroux

Signature & Cachet du Chef d'établissement





Descriptif de la séquence

ŒUVRE INTÉGRALE 1 :

Nathalie Sarraute, *Pour un oui ou pour un non*.

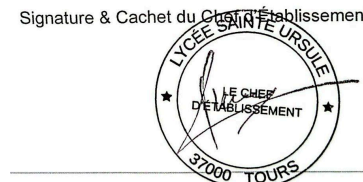
Lectures linéaires de l'œuvre intégrale	<ul style="list-style-type: none"> • Texte 1 : page 23 : “H1 - Des mots ... juste avec ce suspens...cet accent” • Texte 2 : pages 37 - 38 : “H1 - Oui, tu ne le perds jamais - il y a les ratés” • Texte 3 : pages 39 - 40 : “H1 - A craindre - H1 : oui je vois”
PARCOURS ASSOCIÉ : Théâtre et Dispute	
Lecture linéaire du parcours associé	<ul style="list-style-type: none"> • Texte 4 : Molière, <i>Le Misanthrope</i> , Acte I scène 1
Lectures cursives au choix	<ul style="list-style-type: none"> • Molière, <i>Le Misanthrope</i>. • Jean-Paul Sartre, <i>Huis Clos</i>. • Yasmina Reza, <i>Art</i>. • Jean Genet, <i>Les Bonnes</i>.

Professeur de la classe :
Cécile CATHELIN



Chef d'établissement :
Philippe Waroux

Signature & Cachet du Chef d'établissement



Texte 1 :

H.1 : Des mots ? Entre nous ? Ne me dis pas qu'on a eu des mots... ce n'est pas possible... et je m'en serais souvenu...

H.2 : Non, pas des mots comme ça... d'autres mots... pas ceux dont on dit qu'on les a « eus »... Des mots qu'on n'a pas « eus » justement... On ne sait pas comment ils vous viennent...

H.1 : Lesquels ? Quels mots? Tu me fais languir... tu me taquines...

H.2 : Mais non, je ne te taquine pas... Mais si je te les dis...

H.1 : Alors ? Qu'est-ce qui se passera ? Tu me dis que ce n'est rien...

H.2 : Mais justement, ce n'est rien... Et c'est à cause de ce rien...

H.1 : Ah on y arrive. C'est à cause de ce rien que tu t'es éloigné ? Que tu as voulu rompre avec moi ?

H.2, soupire : Oui... c'est à cause de ça... Tu ne comprendras jamais... Personne, du reste, ne pourra comprendre...

H.1 : Essaie toujours... Je ne suis pas si obtus...

H.2 : Oh si... pour ça, tu l'es. Vous l'êtes tous, du reste.

H.1 : Alors, chiche... on verra...

H.2 : Eh bien... tu m'as dit il y a quelque temps... tu m'as dit... quand je me suis vanté de je ne sais plus quoi... de je ne sais plus quel succès... oui... dérisoire... quand je t'en ai parlé... tu m'as dit : « C'est bien... ça... »

H.1 : Répète-le, je t'en prie... j'ai dû mal entendre.

H.2, prenant courage : Tu m'as dit : « C'est bien... ça... » Juste avec ce suspens... cet accent...

Texte 2 :

H.1 : Oui, tu ne le perds jamais. Tu as dû avoir le fol espoir, comme tout à l'heure, devant la fenêtre... quand tu m'as tapoté l'épaule... « C'est bien, ça... »

H.2 : C'est bien, ça ?

H.1 : Mais oui, tu sais le dire aussi... en tout cas l'insinuer... C'est biieen... ça... voilà un bon petit qui sent le prix de ces choses-là... on ne le croirait pas, mais vous savez, tout béotien qu'il est, il en est tout à fait capable...

H.2 : Mon Dieu ! Et moi qui avais cru à ce moment-là... comment ai-je pu oublier ? Mais non, je n'avais pas oublié... Je le savais, je l'ai toujours su...

H.1 : Su quoi ? Su quoi ? Dis-le.

H.2 : Su qu'entre nous il n'y a pas de conciliation possible. Pas de rémission... C'est un combat sans merci. Une lutte à mort. Oui, pour la survie. Il n'y a pas le choix. C'est toi ou moi.

H.1 : Là tu vas fort.

H.2 : Mais non, pas fort du tout. Il faut bien voir ce qui est : nous sommes dans deux camps adverses. Deux soldats de deux camps ennemis qui s'affrontent.

H.1 : Quels camps ? Ils ont un nom.

H.2 : Ah, les noms, ça c'est pour toi. C'est toi, c'est vous qui mettez des noms sur tout. Vous qui placez entre guillemets... Moi je ne sais pas.

H.1 : Eh bien, moi je sais. Tout le monde le sait. D'un côté, le camp où je suis, celui où les hommes luttent, où ils donnent toutes leurs forces... ils créent la vie autour d'eux... pas celle que tu contemples par la fenêtre, mais la "vraie", celle que tous vivent. Et d'autre part... eh bien...

H.2 : Eh bien ?

H.1 : Eh bien ?

H.2 : Eh bien ?

H.1 : Non...

H.1 : Si. Je vais le dire pour toi... Eh bien, de l'autre côté il y a les "ratés".

Texte 3 :

H.1 : À craindre ? Tu reviens encore à ça... À craindre... Oui, peut-être... Peut-être que tu as raison, en fin de compte... c'est vrai qu'auprès de toi j'éprouve parfois comme de l'appréhension...

H.2 : Ah, voilà...

H.1 : Oui... il me semble que là où tu es tout est... je ne sais pas comment dire... inconsistant, fluctuant... des sables mouvants où l'on s'enfonce... je sens que je perds pied... tout autour de moi se met à vaciller, tout va se défaire... il faut que je sorte de là au plus vite... que je me retrouve chez moi où tout est stable. Solide.

H.2 : Tu vois bien... Et moi... eh bien, puisque nous en sommes là... et moi, vois-tu, quand je suis chez toi, c'est comme de la claustrophobie... je suis dans un édifice fermé de tous côtés, partout des compartiments, des cloisons, des étages... j'ai envie de m'échapper... mais même quand j'en suis sorti, quand je suis revenu chez moi, j'ai du mal à... à...

H.1 : Oui ? du mal à faire quoi ?

H.2 : Du mal à reprendre vie... parfois encore le lendemain je me sens comme un peu inerte... et autour de moi aussi... il faut du temps pour que ça revienne, pour que je sente ça de nouveau, cette pulsation, un pouls qui se remet à battre... alors tu vois...

H.1 : Oui. Je vois.

Texte 4 :

PHILINTE : Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous ?

ALCESTE : Laissez-moi, je vous prie.

PHILINTE : Mais, encor, dites-moi, quelle bizarrerie...

ALCESTE : Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher.

PHILINTE : Mais on entend les gens, au moins, sans se fâcher.

ALCESTE : Moi, je veux me fâcher, et ne veux point entendre.

PHILINTE : Dans vos brusques chagrins, je ne puis vous comprendre ;

Et quoique amis, enfin, je suis tous des premiers...

ALCESTE : Moi, votre ami ? Rayez cela de vos papiers.

J'ai fait jusques ici, profession de l'être ;

Mais après ce qu'en vous, je viens de voir paraître,

Je vous déclare net, que je ne le suis plus,

Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.

PHILINTE : Je suis, donc, bien coupable, Alceste, à votre compte ?

ALCESTE : Allez, vous devriez mourir de pure honte,

Une telle action ne saurait s'excuser,

Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.

Je vous vois accabler un homme de caresses,

Et témoigner, pour lui, les dernières tendresses ;

De protestations, d'offres, et de serments,

Vous chargez la fureur de vos embrassements :

Et quand je vous demande après, quel est cet homme,

À peine pouvez-vous dire comme il se nomme,

Votre chaleur, pour lui, tombe en vous séparant,

Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent.

Morbleu, c'est une chose indigne, lâche, infâme,

De s'abaisser ainsi, jusqu'à trahir son âme :

Et si, par un malheur, j'en avais fait autant,

Je m'irais, de regret, pendre tout à l'instant.

Descriptif de la séquence



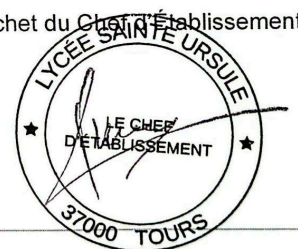
ŒUVRE INTÉGRALE 2 :
BALZAC, *La Peau de chagrin*.
 Collection Classiques et Cie,
 Éditions HATIER.

<p>Lectures linéaires de l'œuvre intégrale</p>	<p>Texte 5 : Première partie, <i>Le Talisman</i>, pages 80 - 81 , “Ceci, dit-il d'une voix éclatante... étreinte pour en mourir”</p> <p>Texte 6 : Seconde partie, <i>Une femme sans cœur</i>, pages 285 - 287, “Une horrible pâleur le faisaient tousser.”</p> <p>Texte 7 : Troisième partie, <i>L'Agonie</i>, pages 422 - 423, “ <i>La jeune fille crut Valentin ... accroupie dans un coin”</i></p>
<p>PARCOURS ASSOCIÉ : <i>Les romans de l'énergie : création et destruction</i></p>	
<p>Lecture linéaire du parcours associé</p>	<p>Texte 8 : Flaubert, <i>L'Éducation sentimentale</i> , chapitre 5</p>
<p>Lectures cursives au choix</p>	<ul style="list-style-type: none"> • Oscar Wilde, <i>Le Portrait de Dorian Gray</i>. • Émile Zola, <i>L'Œuvre</i>. • Guy de Maupassant, <i>Bel Ami</i>. • Stefan Zweig, <i>Balzac Le roman de sa vie</i>.

Professeur de la classe :
Cécile CATHELIN

Chef d'établissement :
Philippe Waroux

Signature & Cachet du Chef d'Établissement



Texte 5 :

- Ceci ! dit-il d'une voix éclatante en montrant la Peau de chagrin, est le *pouvoir* et le *vouloir* réunis ! Là sont vos idées sociales, vos désirs excessifs, vos intempérances, vos joies qui tuent, vos douleurs qui font trop vivre ; car le mal n'est peut-être qu'un violent plaisir. Qui pourrait déterminer le point où la volupté devient un mal et celui où le mal est encore la volupté ? Les plus vives lumières du monde ne caressent-elles pas la vue, tandis que les plus douces ténèbres du monde physique la blessent toujours ? Sagesse ne vient-elle pas de savoir ? Et qu'est ce que la folie, sinon l'excès d'un vouloir et d'un pouvoir ?

- Eh bien, oui, je veux vivre avec excès, dit l'inconnu en saisissant la Peau de chagrin.

- Jeune homme, prenez garde, s'écria le vieillard avec une incroyable vivacité.

- J'avais résolu ma vie par l'étude et la pensée, mais elles ne m'ont même pas nourri, répliqua l'inconnu. Je ne veux pas être la dupe ni d'une prédication digne de Swedenborg ni de votre amulette orientale, ni des charitables efforts que vous faites, monsieur, pour me retenir dans un monde où mon existence est impossible. Voyons ! ajouta-t-il en serrant le talisman d'une main convulsive et regardant le vieillard. Je veux un dîner royalement splendide, quelque bacchanale digne du siècle où tout s'est, dit-on, perfectionné ! Que mes convives soient jeunes, spirituels et sans préjugés, joyeux jusqu'à la folie ! Que les vins se succèdent toujours plus incisifs, plus pétillants et soient de force à nous enivrer pour trois jours ! Que cette nuit ardente soit parée de femmes ardentes ! Je veux que la Débauche en délire et rugissante nous emporte dans son char à quatre chevaux, par-delà les bornes du monde, pour nous verser sur des plages inconnues : que les âmes montent dans les cieus ou se plongent dans la boue, je ne sais si alors elles s'élèvent ou s'abaissent, peu m'importe ! Donc je commande à ce pouvoir sinistre de me fondre toutes les joies dans une joie. Oui, j'ai besoin d'embrasser les plaisirs du ciel et de la terre dans une dernière étreinte pour en mourir.

Texte 6 :

Une horrible pâleur dessina tous les muscles de la figure flétrie de cet héritier, ses traits se contractèrent, les saillies de son visage blanchirent, les creux devinrent sombres, le masque fut livide, et les yeux se fixèrent. Il voyait la MORT. Ce banquet splendide entouré de

Lycée Sainte-Ursule – Classes 601 – Année scolaire 2025 - 2026

courtisanes fanées, de visages rassasiés, cette agonie de la joie, était une vivante image de sa vie. Raphaël regarda trois fois le talisman qui jouait à l'aise dans les impitoyables lignes imprimées sur la serviette, il essayait de douter ; mais un clair pressentiment anéantissait son incrédulité. Le monde lui appartenait, il pouvait tout et ne voulait plus rien. Comme un voyageur au milieu du désert, il avait un peu d'eau pour la soif et devait mesurer sa vie au nombre des gorgées. Il voyait ce que chaque désir devait lui coûter de jours. Puis il croyait à la Peau de chagrin, il s'écoutait respirer , il se sentait déjà malade, il se demandait : *Ne suis-je pas pulmonique ? Ma mère n'est-elle pas morte de la poitrine ?*

- *Ah ! ah ! Raphaël, vous allez bien vous amuser ! Que me donnerez-vous ?* disait Aquilina .
- *Buvons à la mort de son oncle, le major Martin O'Flaharty ! Voilà un homme.*
- *Il sera pair de France.*
- *Bah ! Qu'est-ce qu'un pair de France après Juillet ?* dit le jugeur.
- *Auras-tu loge aux Bouffons ?*
- *J'espère que vous nous régalez tous ,* dit Bixiou.
- *Un homme comme lui sait faire grandement les choses ,* dit Emile.

Le hurra de cette assemblée rieuse résonnait aux oreilles de Valentin sans qu'il pût saisir le sens d'un seul mot ; il pensait vaguement à l'existence mécanique et sans désir d'un paysan de Bretagne, chargé d'enfants, labourant son champ, mangeant du sarrasin, buvant du cidre à même son *piché*, croyant à la Vierge et au roi, communiant à Pâques, dansant le dimanche sur une pelouse verte et ne comprenant pas le sermon de son *recteur*. Le spectacle offert en ce moment à ses regards, ces lambris dorés, ces courtisanes, ce repas, ce luxe, le prenaient à la gorge et le faisaient tousser.

Texte 7 :

La jeune fille crut Valentin devenu fou, elle prit le talisman, et alla chercher la lampe. Éclairée par la lueur vacillante qui se projetait également sur Raphaël et sur le talisman, elle examina très attentivement et le visage de son amant et la dernière parcelle de la Peau magique. En la voyant belle de terreur et d'amour, il ne fut plus maître de sa pensée : les souvenirs des scènes caressantes et des joies délirantes de sa passion triomphèrent dans son âme depuis longtemps endormie, et s'y réveillèrent comme un foyer mal éteint.

Pauline , viens ! Pauline !

Un cri terrible sortit du gosier de la jeune fille, ses yeux se dilatèrent, ses sourcils, violemment tirés par une douleur inouïe, s'écartèrent avec horreur, elle lisait dans les yeux de Raphaël un de ces désirs furieux, jadis sa gloire à elle; mais à mesure que grandissait ce désir, la Peau, en se contractant, lui chatouillait la main. Sans réfléchir, elle s'enfuit dans le salon voisin dont elle ferma la porte.

Pauline ! Pauline ! cria le moribond en courant après elle, *je t'aime, je t'adore, je te veux ! Je te maudis, si tu ne m'ouvres ! Je veux mourir à toi !*

Par une force singulière, dernier éclat de vie, il jeta la porte à terre, et vit sa maîtresse à demi nue se roulant sur un canapé. Pauline avait vainement tenté de se déchirer le sein, et pour se donner une prompte mort, elle cherchait à s'étrangler avec son châle. – “*Si je meurs, il vivra !*” disait-elle en tâchant vainement de serrer le nœud. Ses cheveux étaient épars, ses épaules nues, ses vêtements en désordre, et dans cette lutte avec la mort, les yeux en larmes, le visage enflammé, se tordant sous un horrible désespoir, elle présentait à Raphaël, ivre d'amour, mille beautés qui augmentèrent son délire; il se jeta sur elle avec la légèreté d'un oiseau de proie, brisa le châle, et voulut la prendre dans ses bras.

Le moribond chercha des paroles pour exprimer le désir qui dévorait toutes ses forces; mais il ne trouva que les sons étranglés du râle dans sa poitrine, dont chaque respiration creusée plus avant semblait partir de ses entrailles. Enfin, ne pouvant bientôt plus former de sons, il mordit Pauline au sein. Jonathas se présenta tout épouvanté des cris qu'il entendait, et tenta d'arracher à la jeune fille le cadavre sur lequel elle s'était accroupie dans un coin.

Texte 8 :

Alors commencèrent trois mois d'ennui. Comme il n'avait aucun travail, son désœuvrement renforçait sa tristesse.

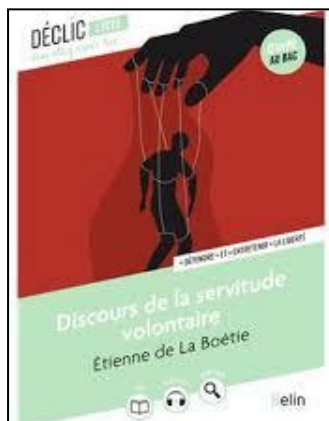
Il passait des heures à regarder, du haut de son balcon, la rivière qui coulait entre les quais grisâtres, noircis, de place en place, par la bavure des égouts, avec un ponton de blanchisseuses amarré contre le bord, où des gamins quelquefois s'amusaient, dans la vase, à faire baigner un caniche. Ses yeux délaissant à gauche le pont de pierre de Notre-Dame et trois ponts suspendus, se dirigeaient toujours vers le quai aux Ormes, sur un massif de vieux arbres, pareils aux tilleuls du port de Montereau. La tour Saint-Jacques, l'hôtel de ville,

Lycée Sainte-Ursule – Classes 601 – Année scolaire 2025 - 2026

Saint-Gervais, Saint-Louis, Saint-Paul se levaient en face, parmi les toits confondus, – et le génie de la colonne de Juillet resplendissait à l'orient comme une large étoile d'or, tandis qu'à l'autre extrémité le dôme des Tuileries arrondissait, sur le ciel, sa lourde masse bleue (...)

Il rentrait dans sa chambre ; puis, couché sur son divan, s'abandonnait à une méditation désordonnée : plans d'ouvrage, projets de conduite, élancements vers l'avenir. Enfin, pour se débarrasser de lui-même, il sortait.


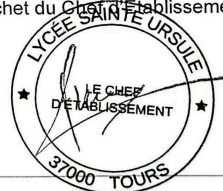
Il remontait, au hasard, le quartier latin, si tumultueux d'habitude, mais désert à cette époque, car les étudiants étaient partis dans leurs familles. Les grands murs des collèges, comme allongés par le silence, avaient un aspect plus morne encore ; on entendait toutes sortes de bruits paisibles, des battements d'ailes dans des cages, le ronflement d'un tour, le marteau d'un savetier ; et les marchands d'habits, au milieu des rues, interrogeaient de l'œil chaque fenêtre, inutilement. Au fond des cafés solitaires, la dame du comptoir bâillait entre ses carafons remplis ; les journaux demeuraient en ordre sur la table des cabinets de lecture ; dans l'atelier des repasseuses, des linges frissonnaient sous les bouffées du vent tiède. De temps à autre, il s'arrêtait à l'étalage d'un bouquiniste ; un omnibus, qui descendait en frôlant le trottoir, le faisait se retourner ; et, parvenu devant le Luxembourg, il n'allait pas plus loin.



Descriptif de la séquence

ŒUVRE INTÉGRALE 3 :
La Boétie, Discours de la servitude volontaire
Collection Déclic Lycée,
Éditions BELIN.

Lectures linéaires de l'œuvre intégrale	<p>Texte 9 : “ Pauvres et misérables peuples ... vous voilà libres”, pages 25 - 27 .</p> <p>Texte 10 : “Il y a trois sortes de tyrans...leurs naturels esclaves”, pages 34 - 35 .</p> <p>Texte 11 : “C'est certainement que le tyran ...je n'en vois pas une” , pages 71 - 72 .</p>
PARCOURS ASSOCIÉ : Défendre et entretenir la liberté	
Lecture linéaire du parcours associé	Texte 12 : Jean-Jacques Rousseau, Du Contrat social.
Lectures cursives au choix	<ul style="list-style-type: none"> ● Laurent Gounelle, <i>Le Réveil</i>. ● Amélie Nothomb, <i>Stupeur et Tremblements</i>. ● Alfred Jarry, <i>Ubu Roi</i>. ● Kessel, <i>L'Armée des ombres</i>. ● Zamiatine, <i>Nous autres</i>. ● Barjavel, <i>La Nuit des temps</i>.
Professeur de la classe : Cécile CATHELIN Signature :	Chef d'établissement : Philippe Waroux Signature :

	<p>Signature & Cachet du Chef d'Établissement</p> 
---	---

Texte 9 :

Pauvres et misérables peuples insensés, nations opiniâtres en votre mal et aveugles à votre bien ! Vous vous laissez enlever sous vos yeux le plus beau et le plus clair de votre revenu, piller vos champs, voler et dépouiller vos maisons des meubles anciens de vos aïeux ! Vous vivez de sorte que vous ne pouvez pas vous vanter que rien ne soit à vous ; et il semblerait que désormais vous seriez contents d'être simples locataires de vos biens, vos familles et vos vies viles. Et tout ce dégât, ce malheur, cette ruine vous vient non pas des ennemis, mais certes oui bien de l'ennemi. De celui que vous faites si grand qu'il est, pour lequel vous allez si courageusement à la guerre, pour la grandeur duquel vous ne refusez point de vous présenter à la mort. Celui qui vous maîtrise tant n'a que deux yeux, n'a que deux mains, n'a qu'un corps, et n'a pas d'autre avantage par rapport au moindre des hommes parmi le nombre infini de vos villes, sinon celui que vous lui faites pour vous détruire. D'où a-t-il pris tant d'yeux dont il vous épie si vous ne les lui donnez ? Comment a-t-il tant de mains pour vous frapper, s'il ne les prend de vous ? Les pieds dont il foule vos cités, d'où les a-t-il si ce ne sont les vôtres ? Comment a-t-il aucun pouvoir sur vous, que par vous ? Comment oserait-il vous marcher dessus, s'il ne s'entendait pas avec vous ? Que pourrait-il vous faire, si vous n'étiez receleurs du larron qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue, et traîtres à vous-mêmes ? Vous semez vos fruits afin qu'il les ravage ; vous meublez et remplissez vos maisons afin qu'il ait de quoi satisfaire ses pilleries ; vous nourrissez vos filles afin qu'il ait de quoi satisfaire sa luxure ; vous nourrissez vos enfants afin que, pour le mieux qu'il saurait faire, il les mène en ses guerres, qu'il les conduise à la boucherie, qu'il les fasse instruments de ses convoitises, et exécuteurs de ses vengeances ; vous vous rompez à la peine afin qu'il puisse minauder en ses délices et se vautrer dans de sales et vilains plaisirs ; vous vous affaiblissez, afin de le rendre plus fort et dur à vous tenir plus courte la bride ; et de toutes ces indignités que les bêtes mêmes ne les sentiraient point, ou ne les endureraient point, vous pouvez vous en délivrer si vous essayez, non pas de vous en délivrer, mais seulement de vouloir le faire. Soyez résolus de ne plus servir et vous voilà libres. Je ne veux pas que vous le poussiez ou l'ébranliez, mais seulement ne le soutenez plus, et vous le verrez comme un grand colosse à qui on a dérobé la base s'effondrer sous son propre poids et se rompre.

Texte 10 :

Il y a trois sortes de tyrans : les uns ont le royaume par élection du peuple, les autres par la force des armes, les autres par succession de leur lignée. Ceux qui l'ont acquis par le droit de la guerre, ils s'y comportent de telle sorte que l'on comprenne bien qu'ils y sont, comme on dit, en pays conquis. Ceux qui naissent rois ne sont communément guère meilleurs, mais étant nés et nourris dans le sein de la tyrannie, tirent avec le lait la nature du tyran, et traitent les peuples qui sont sous eux comme leurs serfs héréditaires, et selon le tempérament auquel ils sont plus enclins, avares ou prodigues, tels qu'ils sont ils font du royaume comme leur héritage. Celui à qui le peuple a donné l'État devrait être, il me semble, plus supportable, et il le serait, je crois, si ce n'était que dès lors qu'il se voit élevé par-dessus les autres, flatté par je ne sais quoi qu'on appelle la grandeur, il choisit de ne plus en bouger. Communément, celui-là choisit de transmettre à ses enfants ce que le peuple lui a accordé. Et dès lors que ceux-là ont pris cette opinion, c'est une chose étonnante de voir à quel point ils dépassent les autres tyrans en toutes sortes de vices, et même en cruauté, ne voyant d'autre moyen pour assurer la nouvelle tyrannie que d'embrasser si fort la servitude, et rendre leurs sujets si étrangers à la liberté, dont la mémoire leur en est pourtant encore fraîche, qu'ils puissent la leur faire perdre. Ainsi, pour en dire la vérité, je vois bien qu'il y a entre eux quelque différence ; mais de choix, je n'en vois point. Les moyens de venir au règne ont beau être divers, toujours la façon de régner est quasi semblable : les élus les traitent comme s'ils avaient pris des taureaux à dompter, les conquérants les traitent comme leur proie, les successeurs songent à en faire leurs naturels esclaves.

Texte 11

C'est certainement que le tyran n'est jamais aimé, ni n'aime : l'amitié c'est un nom sacré, c'est une chose sainte ; elle ne se met jamais qu'entre gens de bien, et ne se noue que par une mutuelle estime ; elle s'entretient pas tant par les bienfaits que par la bonne vie ; ce qui rend un ami assuré de l'autre c'est la connaissance qu'il a de son intégrité ; les garanties qu'il en a c'est son bon naturel, la foi et la constance. Il ne peut y avoir d'amitié là où est la cruauté, là où est la déloyauté, là où est l'injustice ; et entre les méchants, quand ils s'assemblent, c'est un complot, non pas une compagnie ; ils ne s'entraiment pas, mais ils s'entre-craignent ; ils ne sont pas amis, mais ils sont complices. Or quand bien même cela ne serait pas un obstacle, encore serait-il malaisé de trouver un amour assuré chez un

Lycée Sainte-Ursule – Classes 601 – Année scolaire 2025 - 2026

tyran parce qu'étant au-dessus de tous, et n'ayant point de compagnon, il est déjà au-delà des bornes de l'amitié, qui a son vrai gibier en l'égalité, qui ne veut jamais boiter mais toujours être égale. Voilà pourquoi il y a bien entre les voleurs, dit-on, quelque confiance au partage du butin, parce qu'à défaut de s'entr'aimer, au moins ils s'entre-craignent, et ne veulent pas, en se désunissant, amoindrir leur force. Mais ceux qui sont les favoris du tyran ne peuvent jamais en avoir aucune assurance, d'autant qu'il a appris d'eux-mêmes qu'il peut tout, et qu'il n'est obligé par aucun droit ni aucun devoir, ayant pour principe de prendre sa volonté pour la raison, et qu'il n'a aucun compagnon, mais qu'il est le maître de tous. N'est-ce donc pas déplorable que, devant tant d'exemples flagrants, voyant le danger si présent, personne ne veuille se faire sage aux dépens d'autrui, et que de tant de gens qui s'approchent si volontiers des tyrans, il n'y en ait pas un qui ait la prudence et le courage de leur dire ce que dit, d'après le conte, le Renard au Lion qui faisait le malade : « J'irais bien volontiers te voir en ta tanière, mais je vois beaucoup de traces de bêtes qui vont vers toi ; mais qui reviennent en arrière, je n'en vois pas une. »

Texte 12 :

Rousseau, *Du contrat social*, chapitre 4, *De l'esclavage*.

Puisqu'aucun homme n'a une autorité naturelle sur son semblable, puisque la force ne produit aucun droit, restent donc les conventions pour base de toute autorité légitime parmi les hommes.

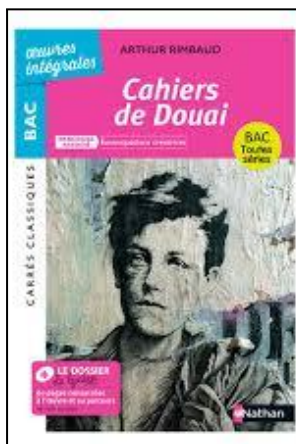
Si un particulier, dit Grotius, peut aliéner sa liberté et se rendre esclave d'un maître, pourquoi tout un peuple ne pourrait-il pas aliéner la sienne se rendre sujet d'un roi ? Il y a là bien des mots équivoques qui auraient besoin d'explication, mais tenons-nous en à celui d'aliéner. Aliéner c'est donner ou vendre. Or un homme qui se fait esclave d'un autre ne se donne pas, il se vend, tout au moins pour sa subsistance : mais un peuple pour quoi se vend-il ? Bien loin qu'un roi fournisse à ses sujets leur subsistance il ne tire la sienne que d'eux, selon Rabelais, un roi ne vit pas de peu. Les sujets donnent donc leur personne à condition qu'on prendra aussi leur bien ? Je ne vois pas ce qu'il leur reste à conserver.

On dira que le despote assure à ses sujets la tranquillité civile. Soit ; mais qu'y gagnent-ils, si les guerres que son ambition leur attire, si son insatiable avidité, si les vexations de son ministère les désolent plus que ne feraient leurs dissensions ? Qu'y gagnent-ils, si cette tranquillité-même est une de leurs misères ? On vit tranquille aussi dans les cachots ; en est-ce assez pour s'y trouver bien ? Les Grecs enfermés dans l'antre du Cyclope y vivaient tranquilles, en attendant que leur tour vint d'être dévorés.

Lycée Sainte-Ursule – Classes 601 – Année scolaire 2025 - 2026

Dire qu'un homme se donne gratuitement, c'est dire une chose absurde et inconcevable ; un tel acte est illégitime et nul, par cela seul que celui qui le fait n'est pas dans son bon sens. Dire la même chose de tout un peuple, c'est supposer un peuple de fous : la folie ne fait pas droit.

Quand chacun pourrait s'aliéner lui-même il ne peut aliéner ses enfants ; ils naissent hommes et libres ; leur liberté leur appartient, nul n'a droit d'en disposer qu'eux. Avant qu'ils soient en âge de raison, le père peut en leur nom stipuler des conditions pour leur conservation, pour leur bien être ; mais non les donner irrévocablement et sans condition ; car un tel don est contraire aux fins de la nature, passe les droits de la paternité. Il faudrait donc, pour qu'un gouvernement arbitraire fut légitime, qu'à chaque génération le peuple fut le maître de l'admettre ou de le rejeter : mais alors ce gouvernement ne serait plus arbitraire.



Descriptif de la séquence

ŒUVRE INTÉGRALE 4 :
Arthur Rimbaud, *Les Cahiers de Douai*.
Collection,
Éditions Nathan.

Lectures linéaires de l'œuvre
intégrale

Texte 13 : *À la musique*, pages 46-47.

Texte 14 : *Le Mal*, page 54.

Texte 15 : *Ma Bohème*, page 66.

PARCOURS ASSOCIÉ : La comédie sociale

Lecture linéaire du parcours
associé

Texte 16 : Apollinaire, extrait du poème *Zone*.

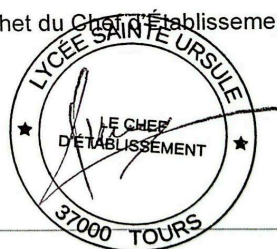
Lectures cursives au choix

- Jean Teulé , *Rainbow pour Rimbaud*.
- Sylvain Tesson , *Un été avec Rimbaud*.
- Guillaume Apollinaire , *Alcools*.
- Aimé Césaire , *Les Armes miraculeuses*.

Professeur de la classe :
Cécile CATHELIN

Chef d'établissement :
Philippe Waroux

Signature & Cachet du Chef d'établissement



Texte 13 :

À la musique

Place de la Gare, à Charleville.

Sur la place taillée en mesquines pelouses,
Square où tout est correct, les arbres et les fleurs,
Tous les bourgeois poussifs qu'étranglent les chaleurs
Portent, les jeudis soirs, leurs bêtises jalouses.

- L'orchestre militaire, au milieu du jardin,
Balance ses schakos dans la Valse des fifres :
Autour, aux premiers rangs, parade le gandin ;
Le notaire pend à ses breloques à chiffres :

Des rentiers à lognons soulignent tous les couacs :
Les gros bureaux bouffis traînant leurs grosses dames
Après desquelles vont, officieux cornacs,
Celles dont les volants ont des airs de réclames ;

Sur les bancs verts, des clubs d'épiciers retraités
Qui tisonnent le sable avec leur canne à pomme,
Fort sérieusement discutent les traités,
Puis prisent en argent, et reprennent : « En somme !... »

Épatant sur son banc les rondeurs de ses reins,
Un bourgeois à boutons clairs, bedaine flamande,
Savoure son onnaing d'où le tabac par brins
Déborde – vous savez, c'est de la contrebande ; –

Le long des gazons verts ricanent les voyous ;
Et, rendus amoureux par le chant des trombones,
Très naïfs, et fumant des roses, les pioupious
Caressent les bébés pour enjôler les bonnes...

– Moi, je suis, débraillé comme un étudiant,
Sous les marronniers verts les alertes fillettes :
Elles le savent bien ; et tournent en riant,
Vers moi, leurs yeux tout pleins de choses indiscretes.

Je ne dis pas un mot : je regarde toujours
La chair de leurs cous blancs brodés de mèches folles :
Je suis, sous le corsage et les frêles atours,
Le dos divin après la courbe des épaules.

J'ai bientôt déniché la bottine, le bas...
– Je reconstruis les corps, brûlé de belles fièvres.
Elles me trouvent drôle et se parlent tout bas...
– Et je sens les baisers qui me viennent aux lèvres...

Texte 14 :

Le mal

Tandis que les crachats rouges de la mitraille
Sifflent tout le jour par l'infini du ciel bleu ;
Qu'écarlates ou verts, près du Roi qui les raille,
Croulent les bataillons en masse dans le feu ;

Tandis qu'une folie épouvantable broie

Et fait de cent milliers d'hommes un tas fumant ;

– Pauvres morts ! dans l'été, dans l'herbe, dans ta joie,

Nature ! ô toi qui fis ces hommes saintement !...

– Il est un Dieu, qui rit aux nappes damassées

Des autels, à l'encens, aux grands calices d'or ;

Qui dans le bercement des hosannah s'endort,

Et se réveille, quand des mères, ramassées

Dans l'angoisse, et pleurant sous leur vieux bonnet noir,

Lui donnent un gros sou lié dans leur mouchoir !

Texte 15 :

Ma Bohème

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ;

Mon paletot aussi devenait idéal ;

J'allais sous le ciel, Muse ! et j'étais ton féal ;

Oh ! là ! là ! que d'amours splendides j'ai rêvées !

Mon unique culotte avait un large trou.

– Petit-Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course

Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse.

– Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou.

Et je les écoutais, assis au bord des routes,
Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ;
Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,
Comme des lyres, je tirais les élastiques
De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur !

Texte 16

À la fin tu es las de ce monde ancien
Bergère ô tour Eiffel le troupeau des ponts bêle ce matin

Tu en as assez de vivre dans l'antiquité grecque et romaine

Ici même les automobiles ont l'air d'être anciennes
La religion seule est restée toute neuve la religion
Est restée simple comme les hangars de Port-Aviation

Seul en Europe tu n'es pas antique ô Christianisme
L'Européen le plus moderne c'est vous Pape Pie X
Et toi que les fenêtres observent la honte te retient
D'entrer dans une église et de t'y confesser ce matin
Tu lis les prospectus les catalogues les affiches qui chantent tout haut

Voilà la poésie ce matin et pour la prose il y a les journaux
Il y a les livraisons à 25 centimes pleines d'aventures policières
Portraits des grands hommes et mille titres divers

J'ai vu ce matin une jolie rue dont j'ai oublié le nom
Neuve et propre du soleil elle était le clairon
Les directeurs les ouvriers et les belles sténo-dactylographes
Du lundi matin au samedi soir quatre fois par jour y passent

Lycée Sainte-Ursule – Classes 601 – Année scolaire 2025 - 2026

Le matin par trois fois la sirène y gémit

Une cloche rageuse y aboie vers midi

Les inscriptions des enseignes et des murailles

Les plaques les avis à la façon des perroquets criaillent

J'aime la grâce de cette rue industrielle

Située à Paris entre la rue Aumont-Thiéville et l'avenue des Ternes

Lycée Sainte-Ursule – Classes 601 – Année scolaire 2025 - 2026
Seconde partie de l'épreuve - Entretien

Je soussigné(e) -----

élève de la classe 606 du **lycée Sainte-Ursule de Tours**

certifie présenter, lors de la partie Entretien, l'œuvre suivante :

Date :

Signature :